**Rappel du sujet** : **« Pour demeurer ensemble, il ne suffit pas de proclamer : à chacun sa vie et honni soit qui mal y pense. […] Si chacun revendique son bien et son mal, sa morale et sa loi, il y a aussi peu d’échange possible que si chacun possédait sa propre langue. »** (Chantal DELSOL, *Eloge de la singularité*, éditions de la Table ronde, 2000, p. 169). Vous confronterez ces propos aux œuvres d’Eschyle, Spinoza et E. Wharton inscrites à votre programme.

**Plan proposé**

*IP = idée principale – IS = idée secondaire. Pour la mise en page de votre dissertation, reportez-vous au schéma « Structuration visuelle de la dissertation » distribué en début d’année.*

**IP I – Une communauté humaine fondée sur la simple addition des « revendications » d’un individu ou d’un groupe d’individus est vouée à l’incompréhension mutuelle, et, au-delà, au désordre, à la dispersion. Difficile, dans ces conditions, de « demeurer ensemble » : la communauté se trouve ainsi menacée dans son existence.**

« A chacun sa vie » (ou : « si je veux, quand je veux »…) : cette attitude ne peut qu’engendrer la **fracturation** / **dispersion** des communautés. Affirmer « sa » loi, « son » bien, « sa » morale (noter la succession significative des adjectifs possessifs dans la citation) constituent **un ferment de discorde, de dissolution**. → Partie centrée sur ce que l’on pourrait appeler la tendance **centrifuge** (littéralement = « qui fuit le centre ») de la communauté, devenue (pour son malheur !) **communauté des lois privées**.

**IS 1 – Le fait que l’individu ou le groupe d’individus « revendique son bien » et ses valeurs, suive ses désirs propres, fasse sa propre « loi », est forcément facteur de désagrégation.**

- Les Danaïdes, à la fin des Suppliantes, expriment leur aversion, non plus seulement pour les prétendants brutaux qui veulent les prendre de force (les Egyptiades), mais pour **tous les hommes**, pour « **la race des hommes** » en tant que telle, et pour **tout mariage** (« … que le seigneur Zeus m’épargne un hymen cruel avec un époux abhorré », i.e., dans une autre traduction : « un affreux mariage avec **l’homme honni** », 87, c’est-à-dire **tout homme, l’homme en tant qu’homme**). En revendiquant ce qu’elles estiment être leur « bien », leur « morale », donc en sombrant à leur tour dans l’« hybris », les Danaïdes menacent l’unité de la cité argienne, qui s’est pourtant manifestée de façon éclatante lors du « vote de bonté », unanime, prononcé en leur faveur.

- Antigone, à la fin des Sept contre Thèbes, suit aussi sa propre « loi », et non celle de « (sa) ville » (175), en déclarant vouloir ensevelir son frère Polynice. La division finale du chœur en deux (un demi-chœur fera cortège derrière Etéocle, un autre derrière Polynice) symbolise la division de la cité thébaine. En suivant sa loi, Antigone compromet l’unité de la cité.

- Spinoza constate que « les prêtres du temps de Malachie » ont « interprété les lois **selon leur bon plaisir** », sans « nul égard à Dieu, mais seulement aux personnes » (149) ; « avec une audace croissante, ils soutinrent qu’ils n’étaient tenus que par les lois écrites », qu’ils n’avaient pas à suivre « les traditions des ancêtres » : une autre manière de de revendiquer sa loi, sa morale, sans tenir compte en l’occurrence de l’ancienneté des traditions. Une telle attitude ne peut provoquer pour Spinoza que « des débats et des querelles sans fin » : « impossible de jamais arriver à un apaisement », « **la division en sectes** est inévitable » (149). Plus d’ « échange » possible : Communauté menacée dans son existence.

- Ces divisions menacent aussi la communauté New-Yorkaise. Ses membres en ont conscience, les craignent, et ressentent la  nécessité de « faire bloc » pour s’en prémunir, pour sauver le groupe. Ainsi, Mrs Archer déclare à son fils : « Si nous ne nous tenons pas entre nous, c’est l’effondrement de la société » (67).

- A l’origine de ces attitudes : la « loi de l’appétit » (70), souvent évoquée par Spinoza dans son TTP : « … nul ne renonce à **ce qu’il juge** être bon » (71), « **chacun se laisse entraîner par son plaisir** », « et le plus souvent » par « l’avarice, la gloire, l’envie, la haine » (74). « Chaque chose s’efforce de persévérer dans son état » (définition possible du « conatus »), « et cela sans tenir compte d’aucune autre chose, mais seulement d’elle-même » : c’est « la loi suprême de la nature » (66). Intéressé par sa seule conservation, l’individu est donc instinctivement porté à suivre d’abord ses désirs, ses appétits, à « revendiquer sa loi », même s’ils vont à l’encontre des lois communes. A cela s’ajoute la certitude, universellement répandue, d’être **dans le vrai** : « **chacun pense être seul à tout savoir** » (102)  « et veut tout régler **selon sa complexion** (102).

**IS 2 – La poussée revendicatrice et individualiste s’accompagne même parfois d’agressivité, voire de violence : « Honni soit qui mal y pense » : c’est ce que pense des autres l’individu sûr de son droit, de sa « morale ».**

L’expression « Honni soit qui mal y pense » (à l’origine : devise anglo-normande de l’ordre de la Jarretière, l’ordre le plus important de la chevalerie britannique) peut être interprétée comme : « Honte à celui qui trouve à y redire », « Que soit voué au mépris public celui qui pense que c’est mal ». « Honni… » / « Honte » / mépris : on peut déceler dans cette expression **une part d’agressivité, de violence** chez celui, individu ou groupe d’individus, qui revendique sa « loi », une norme pour lui seul.

- Eschyle insiste à plusieurs reprises sur la fragilité des filles de Danaos : elles tremblent d’effroi, ne montrent impuissantes face à la brutalité des Egyptiades. Leur père Danaos les compare à un « vol de colombes fuyant des éperviers » (58). Mais **elles ne sont pas dénuées de violence**, d’effronterie dans la revendication de leurs « droits » (ne pas oublier que la pièce d’Eschyle faisaient partie d’une trilogie, aujourd’hui perdue, dans laquelle ces vierges gémissantes allaient devenir, dans la suite, des meurtrières couvertes du sang de leurs époux…). **Sous l’apparence de leur fragilité se cachent de véritables filles d’Arès** (contrairement à ce qu’affirme le v. 749 : « Seule, qu’est une femme ? Arès n’habite pas en elle », 77). Elles vont par exemple jusqu’à menacer de se pendre aux statues des divinités : un chantage au suicide qui montre leur violence latente.

- **Âpreté / virulence des ambitions personnelles** au sein de l’Eglise catholique mise en évidence par Spinoza : certains « pasteurs » ont en effet montré « un appétit **sans mesure** d’exercer des fonctions sacerdotales » : au cours de l’histoire de l’Eglise, « … l’amour de propager la foi en Dieu a fait place à **une ambition** et à une **avidité sordides** », engendrant de « **grandes luttes** », nourries d’une « envie » et d’une « haine » telles que « les années écoulées » furent « impuissantes » à les « apaiser » (50-51). Côté juif cette fois-ci (Spinoza n’épargne guère sa communauté, comme on sait), **violence revendicatrice** du prophète Hanani, qui eut « **l’audace** » de faire des reproches au roi Asa, « qui régna pieusement », au sujet d’un traité conclu avec le roi d’Arménie (relire 150-151). Tous ces « meneurs d’âme avides de pouvoir » (Maxime Rovere, p. 28), sûrs de leurs droits, et qui les revendiquent avec violence, négligent le bien commun et **compromettent à leur profit l’unité des communautés religieuses**.

**IS 3 – Dans ces conditions, l’absence d’échange, l’incompréhension mutuelle deviennent le triste lot de la communauté, désormais fragilisée.**

… comme si « chacun possédait sa propre langue », chacun devient pour l’autre **inaudible**, **incompréhensible** : la comparaison utilisée par Ch. Delsol fait songer à l’histoire de **la tour de Babel** (dans laquelle Dieu décide, pour punir l’orgueil des bâtisseurs d’une tour qui devait atteindre le ciel, de rendre impossible leurs échanges, leur compréhension mutuelle).

Déjà plusieurs exemples susmentionnés nous montrent que « revendiquer son bien » compromet voire empêche l’échange de vues, le dialogue…

… mais n’est-ce pas finalement **la guerre** qui symbolise le mieux l’incompréhension totale, l’impossibilité (et l’échec) de tout « échange » ?

* Pour Polynice et Etéocle, en guerre l’un contre l’autre, seule compte désormais l’élimination de l’autre (« Vaincre ou mourir » pourrait être la terrible devise des assiégeants, si l’on en croit l’effrayant pacte de sang qu’ils ont scellé, sur un bouclier noir, en sacrifiant un taureau et en trempant leurs mains dans son sang). Plus d’« échanges » parlés, plus de « logos » (valeur chère aux Grecs de l’Antiquité, avec l’une de ses clés de voûte : la *peithôs*, persuasion)… mais, à la place, les « bruits sourds » de l’affreuse guerre, les « vagissements sanglants des nourrissons » (153), le « fracas des chars sonores », « le cri des essieux », le « bruit des portes heurtées » (149-150) : la loi du plus fort, la loi de la destruction et de la mort a remplacé la loi de l’échange, de l’écoute, de la prise en considération de l’autre.
* Pas davantage d’échange évidemment entre les tribus d’Israël et celles de Juda dont Spinoza rappelle les combats acharnés qui les ont opposés, combats «  sans égal dans la renommée », avec leur cortège de massacres, de dévastations, de pillages, de luttes à mort (relire 151-152).

**IP II – « A chacun sa vie », « à chacun sa loi et sa morale » : voilà qui fait partie, cependant, de la nature de l’homme et de ses aspirations fondamentales. En effet le propre de l’individu humain est d’être unique, singulier, et en tant que tel, de « revendiquer » ce qu’il considère comme « son bien », sa « morale », en d’autres termes, d’affirmer sa liberté de penser et d’agir.**

**IS 1 – Rappelons tout d’abord que l’individu est doté d’une singularité irréductible.**

Le propre de l’individu = la **singularité**, l’**unicité**. L’individu possède des qualités propres. cf. définition fournie par A. Comte-Sponville, donnée en cours : « Individu = un être vivant quelconque, dans une espèce quelconque, **en tant qu’il est différent de tous les autres**. Rien de plus banal qu’un individu » mais « **rien de plus singulier** » (Dictionnaire philosophique).

- A travers le vaste panel d’individus qu’il nous offre, le programme nous montre à quel point **les différences sont grandes, et parfois immenses, d’un individu humain à l’autre** : différences physiques (les filles de Danaos, du fait de leur teint hâlé, sont très différentes des Grecques que le roi Pélasgos a l’habitude de voir) ; différences de sexe (différence femmes / hommes bien marquée dans le roman d’E. Wharton, femmes et hommes ont leurs rituels propres par exemple : après les dîners, les hommes se retirent de leur côté pour converser et fumer le cigare, et les femmes restent entre elles) ; différences sociales (New York est une « pyramide », chacun y a une place assignée, de la base au sommet : relire p. 65) ; différences de goût (Newland est, à bien des égards, le contraire de sa femme : esthète, amateur d’art et de littérature, il est marié à une femme qui aime surtout les activités sportives et préfère les magasins aux musées) ; différences marquées entre certains personnages (opposition May / Ellen : pour Newland, le « fluide préservateur » du côté de May, l’« élément de combustion » du côté d’Ellen ; May : « une âme succincte » « si adroitement fabriquée par la conspiration des mères, des tantes, des grands-mères, jusqu’aux lointaines aïeules puritaines » (63) ; Ellen : l’imprévu, la surprise, l’éclat, associée dans son esprit comme dans l’esprit du lecteur à « un bondissement rouge sur la neige » relire 144), etc.

- Spinoza fait à diverses reprises, comme Montaigne au siècle précédent (cf. cours) le constat de **l’infinie bigarrure humaine** : « **Entre les têtes la différence n’est pas moindre qu’entre les palais** » (TTP, 190). « Les hommes jugent de toute chose selon leur complexion propre » (191), c’est-à-dire à partir de valeurs, de représentations personnelles. Pour le philosophe, l’individu ne doit pas être considéré comme un tout indivisible : chacun est traversé de sensations, d’émotions, qu’il ne partage pas avec les autres. D’ailleurs le « conatus » prend des formes variées, il est tour à tour impulsion, désir, volonté… Dès lors : « **il est impossible que tous opinent pareillement et parlent d’une seule bouche** » (194).

Dans ces conditions, comment peut-il y avoir autre chose que DES « biens », DES « morales », DES « lois », DES modes de « vie » singuliers, particuliers ? Qui dit individu humain dit **idiosyncrasie** (= terme qui désigne les dispositions personnelles particulières).

**IS 2 – Cette singularité se manifeste tout spécialement dans la volonté de l’individu de penser et d’agir par lui-même, d’accomplir librement ce qui lui semble bon et juste, c’est-à-dire sa « morale », sa « loi »…**

- Newland cultive librement son goût pour la littérature et les arts (l’art italien en particulier), et n’entend pas y renoncer. Il se réserve des moments de lecture solitaire, commande ses ouvrages à Londres, se montre impatient de découvrir les livres de Spencer, des frères Goncourt (150). Si Newland aspire à l’indépendance, May n’entend aucunement rompre avec son milieu. Elle se montre soucieuse de respecter les codes des fiançailles, qui obligent à d’interminables visites familiales, et de ne pas avancer la date de son mariage. Ellen n’entend guère se faire dicter sa conduite à New York. Elle **subvertit sciemment les lois de l’étiquette** qui veulent (entre autres !) qu’une dame « attende, immobile, comme une idole », en traversant seule une vaste pièce pour aller s’asseoir près de Newland (79). Elle fréquente Mrs Struthers, considérée comme bien trop « commune » par la petite « coterie » new-yorkaise (102), laisse « traîner » ses livres dans son salon (118), lit des auteurs français nouveaux (118), montre ses bras nus jusqu’au coude (119), se promène dans NY « tête nue » (136), appelle sa servante « ma chère » et l’envoie faire une course en lui prêtant sa sortie de bal (173)… : autant d’exemples qui illustrent la **tendance spontanée de l’individu à vivre comme il l’entend, comme il l’a choisi**.

- Cette manière d’agir et de penser par soi-même est, pour Spinoza, de **l’ordre du naturel**, donc, ne saurait être remise en cause : « **Personne ne peut renoncer à la liberté de juger et d’opiner comme il veut** », « **chacun est maître de ses pensées par un droit supérieur de nature** » (191-192). Spinoza dénonce le fait par exemple que chez les Turcs, dans la religion musulmane, la pensée soit muselée au nom de la religion, que « les opinions (soient) tenues pour coupables et condamnées comme si elles étaient des crimes » (48). A ce titre, « la liberté peut et même doit être accordée sans danger pour la paix de l’Etat », « il faut laisser chacun libre de penser ce qu’il voudra et de dire ce qu’il pense » (59). D’où l’immense difficulté, soulignée par Spinoza, de « commander aux âmes »… d’où la violence à laquelle recourent souvent les « détenteurs du pouvoir » (189) pour **araser les singularités**. Violence vaine, finalement : « Plus on prendra de soin pour ravir aux hommes la liberté de la parole, plus obstinément ils résisteront », car « telle est la nature humaine » (199).

**IS 3 – … ce qui peut conduire au refus de se laisser enfermer dans une « loi », une « morale » imposées par la communauté.**

On peut reprendre les exemples choisis dans la première partie et y déceler ce refus :

- Les Danaïdes, refusent de s’unir aux Egyptiades, et entrent en révolte.

- Antigone, véritable **figure de résistance** à la fin des 7 contre T : on lui impose des « sommations vaines ». Elle persiste à vouloir ensevelir son frère Polynice malgré les ordres donnés, « sans rougir d’être ainsi « **indocile et rebelle à (sa) ville** » (175).

- Newland, qui s’insurge contre ceux qui reprochent à Ellen de vouloir divorcer, se montre écœuré par l’hypocrisie de la société « qui veut enterrer vivante une jeune femme parce que son mari lui préfère des cocottes » (59), ose espérer à haute voix qu’Ellen obtiendra son divorce. « Les femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes », déclare-t-il (59). Il se « rebiffe » contre « le commandement de la vieille Mrs Mingott », qui exige de lui qu’il décourage Ellen de divorcer (109).

- Ellen, la femme émancipée (attitude que lui reproche la bonne société new-yorkaise) : « j’avais besoin d’être libre » (91), « je veux être libre ! » (123). Sa liberté d’esprit la conduit parfois à user de sarcasmes : « C’est un peu bête d’avoir découvert l’Amérique pour en faire la copie des autres pays » (234).

- … sans oublier **Spinoza**, en rupture avec sa communauté, **Edith Wharton elle-même**, qui dresse un tableau sarcastique du « petit monde » new-yorkais à l’époque du « gilded age ».

Que voit-on dans ces exemples, sinon l’un des traits essentiels de l’individu humain : **la capacité de retranchement, de sécession, d’insoumission** par rapport aux situations, aux déterminations auxquelles le contraint son existence ? On peut même y voir la capacité même de **l’esprit** humain (que l’on pourra alors définir aussi comme **liberté**) : celle de ne pas s’en tenir à ce qui lui est imposé, de se soustraire au réel, de le mettre en doute, en question, de ne pas se satisfaire de la lourdeur, de la compacité du réel (capacité que l’ordinaire adaptation à un milieu, les coutumes, les usages, les habitudes propres à notre « communauté » nous font généralement oublier).

**IP III – Dans ces conditions, que peut la communauté humaine ? De quels moyens dispose-t-elle, face à la diversité des individus et à leur désir de liberté, pour faire en sorte qu’ils « demeurent ensemble » ?**

→ En d’autres termes : A quelles conditions la communauté pourrait-elle devenir non plus **centrifuge** mais **centripète** ? (= « qui converge vers le centre)… ***pour le bien de tous*** : car l’homme ne peut se passer des autres, de la communauté (cf. cours) : « En chaque chose vit secrètement un principe d’individuation et de séparation »… mais aussi « **un germe de l’unité perdue et future** » (Albert Béguin). Nous avons besoin d’être ensemble, d’agir ensemble, de penser ensemble, d’entreprendre ensemble.

**IS 1 – Première condition pour que « demeure » la communauté : La nécessité d’une autorité.**

**Aucune communauté ne peut perdurer, « demeurer ensemble », sans autorité**, à moins d’imaginer une parfaite identité des désirs entre individus tous semblables, et spontanément mus par l’instinct du bien, ce qui relève de l’utopie (cf. l’Abbaye de Thélème décrite par Rabelais dans Gargantua, texte étudié en cours). Toute communauté réclame une autorité pour survivre comme communauté, et pour contenir conflits internes, désirs et appétits individuels. C’est même une tendance naturelle, selon Aristote (lorsqu’il définit l’homme comme un « animal politique », il veut dire que l’homme appartient *naturellement* à la cité, autrement dit, à la société gouvernée, et cette appartenance indique le caractère nécessaire de l’autorité politique. Hors de la cité, il est « un dieu ou une brute »… à vrai dire, plutôt brute que dieu !).

- La cité d’Argos dans Les sup. renvoie l’image d’une cité stable, **car bien gouvernée, bien commandée, bien « tenue » par son chef**, le roi Pélasgos : un roi avisé et conscient de ses devoirs, animé par le souci de la protéger contre les menaces de guerre, et de respecter aussi bien le « courroux de Zeus suppliant » (68) que l’avis de ses concitoyens, qu’il consulte (en bon chef démocratique) sur le sort à réserver aux filles de Danaos. Lorsque le roi, dans l’exodos, invite les Danaïdes à faire leur entrée dans sa « cité bien close, que protège l’appareil de ses remparts élevés », où « l’Etat possède de nombreuses demeures » (84), l’impression qui domine est celle d’**une cité appelée à « demeurer », car unie autour d’un chef dont l’autorité politique et morale n’est pas contestée**.

- La destinée d’Etéocle est évidemment moins heureuse (sa famille est maudite, il est lui-même voué au fratricide), mais le début des 7 met bien en évidence **la nécessité d’une autorité** pour assurer la pérennité de la ville, *a fortiori* quand celle-ci est assiégée : Le roi y apparaît comme un pilote, « tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, » « tenant la barre en mains, sans laisser dormir ses paupières », et soucieux, en tant que chef, de « dire ce que l’heure exige » (143). Il ne se permet aucune faiblesse, aucun gémissement. C’est « le personnage qui ne pleure jamais et qui refuse que d’autres pleurent dans la cité » dit à son propos Florence Dupont dans son livre sur Eschyle : Rien de mieux, pour assurer l’unité de la cité, qu’un chef conscient de ses devoirs, courageux, déterminé.

- Pour Spinoza, **impossible, pour une communauté humaine, de se passer de l’autorité d’un Etat** : « **Supprimez l’Etat… rien de bon ne peut subsister ; nulle sûreté nulle part, c’est le règne de la colère et de l’impiété dans la crainte universelle** »(173). L’Etat seul peut « réfréner l’appétit », empêcher que chacun « cause du dommage à autrui » (71). Spinoza montre comment l’Etat hébreu a réussi à unir la population (en attribuant le droit d’interpréter les lois aux seuls Lévites et en les écartant des postes de commandement, en réunissant tous les sept ans le peuple entier pour l’instruire dans les lois, en instaurant le service militaire pour tous les citoyens de vingt à soixante ans, remède particulièrement efficace pour « **contenir la concupiscence effrénée des chefs** », en confiant la conduite de l’Etat à ceux qui étaient dignes de vertu, et non en fonction du « prestige de la noblesse » ou du « droit du sang », etc. : relire son historique, 122-126). On peut rappeler ici que Spinoza plaide pour un **Etat démocratique**, où « l’absurde est moins à craindre » que dans d’autres régimes, « car il est presque impossible que la majorité des hommes unis en un tout… s’accordent en une absurdité » (77). Cet Etat doit aussi se doter d’un appareil juridique (importance du droit, relire 81 et suiv.).

- Importance du chef, aussi : Spinoza montre comment Moïse a joué un rôle essentiel dans **l’unité du peuple hébreu** : Il a réussi à unifier les Hébreux dans une communauté soudée, dotée d’une identité propre. Grâce aux lois qu’il a édictées, il a donné à son peuple une cohésion politique et religieuse. Cette unification était cruciale pour maintenir l’ordre, éviter les dissensions qui auraient pu affaiblir la communauté, et pour lui permettre d’accomplir son destin, dans la liberté et la piété, après de longues années de captivité en Egypte.

- Newland, dans les premiers chapitres du roman d’E.W., considère (encore) que **son mariage est socialement justifié** : « en dépit des goûts cosmopolites dont il se piquait, Newland remercia le ciel d’être un citoyen de NY, et sur le point de s’allier à une jeune fille de son espèce » (chapitre 4, p. 49). Exemple-type d’**homotropisme** ou d’**homéotropisme** (cf. cours) ! Les conventions, rituels, usages communs, « l’autorité » qu’ils exercent sur l’individu peuvent aussi être recherchés, appréciés, aimés, car ils rassurent l’individu.

**IS 2 – Mais à l’autorité doit s’ajouter la nécessaire définition d’un bien commun, de valeurs, de principes, d’un arrière-fond de références collectives.**

… quelque chose de « **majestueux** » qui « **surplombe** » « les identités, les tendances, passions, exigences personnelles, et qui se fonde sur les réalités, exigences qui font vivre la société entière et assurent sa durée dans l’histoire »… « un arrière-fond de références où les individus et les groupes se reconnaissent au-delà de leurs différences, **comme des plantes aquatiques lestées par leurs racines, et qui sinon flottent sur la vague et se dispersent** », « **des certitudes concernant l’existence humaine et les meilleures manières de vivre** » (je reprends ici quelques passages du livre de Ch. DELSOL d’où j’ai extrait la cittaion).

Pour « demeurer ensemble », « faire communauté », pour que la communauté perdure, l’individu doit se rallier à un projet commun, **mettre son égoïsme, sa propre « loi », sa propre « morale », son intérêt de côté**. D’où l’importance des valeurs, de **formes dotées de sérieux**, susceptibles de susciter, parmi les hommes raisonnables, l’accord du plus grand nombre, et dans lesquelles **chacun pourra reconnaître à la fois « son » bien mais aussi « le » bien en tant que tel**.

- Nécessité soulignée par le roi Pélasgos : un citoyen qui s’opposerait à la décision générale de protéger les fugitives serait frappé d’**atimie** : « tout bourgeois d’Argos qui ne nous prête pas aide est frappé d’atimie, exilé par sentence du peuple » (début du deuxième épisode, 72). L’atimie est, littéralement la « privation des honneurs », privation partielle ou intégrale des droits attachés à la citoyenneté athénienne. Sanction très grave (elle rétrograde temporairement ou définitivement un citoyen dans l’échelle sociale). Cette menace sévère dissuade quiconque de passer outre à la décision du peuple, considérée ici comme **un bien collectif** (car la décision a été prise en commun, c’est un « vote de bonté », c’est-à-dire *inspiré par* des valeurs, une éthique minimale auxquelles chacun peut adhérer : la bonté, la générosité, les valeurs de protection / d’accueil de l’autre, d’hospitalité…).

- Tout au long de son TTP, Spinoza formule des valeurs susceptibles de réunir les hommes pour former une communauté pérenne, **une vie sociale harmonieuse**, mais aussi les contre-valeurs, anti-valeurs, comportements condamnables, dont les hommes doivent absolument se prémunir, qu’ils doivent combattre, car **ils les rendent malheureux, et, partant (pour reprendre le vocabulaire « spinozien »), diminuent leur « puissance d’être »,** les empêchent **de grandir en *puissance*, en *perfection* et en *joie***.

* Parmi ces contre-valeurs, on peut citer (liste non exhaustive : on évitera le catalogue qui suit dans une copie, en sélectionnant par exemple trois de ces contre-valeurs) : La **superstition** et ses « innombrables fictions » (43), ses « délires », ses « songes » et « puériles inepties » (relire Préface, 41, 43…) ; **la ruse, la colère, la haine, l’iniquité** (194) ; **le fanatisme, l’ambition** (197), la **fourberie** (199) ; **l’ignorance**, dont on voit notamment les effets dévastateurs chez la « multitude féroce » (194).
* Parmi les valeurs : **la paix** (mentionnée comme valeur commune fondamentale dès le sous-titre du TTP, p. 39), la « **tranquillité** de l’Etat » (195), la « **concorde** » (77), **l’amour, la sécurité** ; **la liberté**, « le plus cher, le plus doux des biens » (48) ; **l’entraide** (70) ; la **raison**, la « **lumière naturelle** » (53), **l’entendement**, en tant qu’ils s’opposent aux « absurdes mystères » de la religion (51) ; la **piété**, certes, mais *rendue utile et concrète* à travers les « œuvres », c’est-à-dire les bonnes actions (155. Pour Spinoza, la piété utile est celle qui conduit les croyants à adopter une vie juste et conforme aux vrais principes de l’éthique) ; **l’amour de la patrie, les bonnes mœurs** (59), **la joie, l’admiration** (132)…

… car, comme le dit Ch. DELSOL, « **il faut nommer ce qui réunit : une vérité sur l’homme, des valeurs communes qui tissent le monde social**. Les valeurs communes sont un langage, mais au sens le plus élevé : le but du langage n’est pas seulement le *pont*, mais **la désignation d’un sens commun**. Celui-ci traduit un élan, un mouvement. Ces valeurs désignent **ce que l’homme peut devenir** » (Eloge de la singularité, p. 170).

**IS 3 – Si légitime et indispensable soit-elle, cette tâche unificatrice ne va pas de soi. C’est une entreprise difficile, et même risquée pour l’individu humain.**

- Evidemment cette définition par la communauté d’un « bien » commun comporte un **risque d’uniformisation délétère et mortifère**. Le roman d’E. Wharton le montre presque à chaque page : Le « Bon Ton », « les inexorables conventions » qui la « réglementent » (61), font de la micro-communauté newyorkaise du « gilded age » une « **machine à broyer** » (89), une **société étouffante pour l’individu** (pour Newland en particulier, très nombreux exemples dans le roman). Risque pour l’individu de perdre sa spécificité, sa singularité individuelle, de sombrer dans le commun, l’ennui. Les citations exploitables ne manquent pas ! « Archer sentait que son sort était fixé. Pour le reste de ses jours, il monterait les marches en pierre jaune verdâtre, et traverserait le « vestibule pompéien » pour arriver à l’antichambre lambrissée de bois clair » (87). « Nous sommes tous aussi **pareils les uns aux autres** que ces poupées découpées dans une feuille de papier plié » (98).

- Ajoutons qu’il y a forcément quelque chose de **relatif** dans cette définition d’un « bien commun ». Ce bien, cette « morale » ne sont en définitive que **des vérités inachevées, que les époques successives s’évertuent ensuite à redessiner**. Ainsi la « cité » moderne n’est plus la cité échyléenne, au sein de laquelle l’individu se sent soumis aux décrets inexorables des dieux, craint leur colère, leur « justice » le plus souvent cruelle (lorsqu’elle condamne toute une lignée à la malédiction, dans le cas de la descendance de Laïos, par exemple).

- L’idéal serait donc de parvenir à une **communauté des différences**… ***la vie paisible… dans la diversité !*** et à rendre pérenne ce type de communauté… En sachant que cette communauté **n’est jamais vraiment stable** (voyez Argos, Thèbes… d’ailleurs est-ce forcément souhaitable ?), qu’elle est sans cesse à refaire. Le conflit entre le chœur et le roi, dans Les Suppliantes, pour déterminer si l’accueil des étrangers peut se faire au prix du sang versé par les autochtones, symbolise l’état de tension, de confrontation, dans lequel vit forcément toute communauté. Un passage du TTP résume parfaitement cette difficulté (accorder la liberté à chacun sans que celle-ci menace la pérennité de la communauté) : « … il faut nécessairement accorder aux hommes la liberté du jugement et les gouverner de telle sorte que, **professant ouvertement des opinions diverses et opposées, ils vivent cependant dans la concorde**. Et nous ne pouvons douter que cette règle de gouvernement ne soit la meilleure, puisqu’elle s’accorde le mieux avec la nature humaine... Moins il est laissé aux hommes de liberté de juger, plus on s’écarte de l’état le plus naturel, et plus le gouvernement a de violence. » (p. 202-203). Encore une fois, c’est le régime démocratique qui a les faveurs de Spinoza.

- On pouvait compléter ces propos par la « Présentation » du TTP, établie par M. Rovere dans l’édition GF. Ce dernier rappelle que pour Spinoza, « la liberté d’un citoyen comme celle d’une république, consiste à avancer en funambule ». « Elle oblige à se tenir en équilibre permanent entre deux esclavages : celui de nos passions intimes ; celui, toujours possible d’un « tyran » « qui nous imposerait d’agir contre notre intérêt » (p. 31). On peut en dire autant de toute communauté. Parvenir à l’unité, à préserver l’équilibre entre liberté individuelle et nécessaire soumission aux lois communes est un périlleux exercice d’équilibre.

\* \* \*

**Un exemple d’introduction rédigée**

| **L’amorce** ***doit déjà nous parler du sujet !*** Les jurys préfèrent une amorce personnelle à une citation extérieure (exception pour Centrale et CCINP, où il est bienvenu de partir du texte que l’on a résumé). La citation doit être **reproduite dans son intégralité, *au mot et à la virgule près*, et entre guillemets, avec le nom de l’auteur.**On **analyse** ensuite la citation, mais ***sans longueur excessive***. On n’est pas obligé de **tout dire tout de suite !** Les termes-clés pourront être « creusés » plus tard, dans le cours du développement, ***a fortiori s’ils sont « bizarres », atypiques, problématiques. ON N’ELUDE JAMAIS LES DIFFICULTES, on les AFFRONTE.***Etape-clé de l’introduction : On formule **un problème** : **quelque chose « cloche » dans ce que dit l’auteur** : un paradoxe, une contradiction… ***C’est vrai que… mais c’est vrai aussi que… : alors ?… quoi penser ? quoi dire ?*****… et on reste dans le périmètre du sujet : *la communauté, sa pérennité, comment la maintenir…*****La « problématique » = *une série de questions (idéalement 3, pas 6 ou 8 !!!), issues du sujet, et qui s’enchaînent avec logique, cohérence*…** **… et on rappelle (très brièvement) que l’on va s’appuyer sur un programme d’œuvres.****On annonce son plan *en évitant les formules lourdes et balourdes (« dans une première partie nous montrerons que, puis dans une deuxième… » etc).*** | Chacun de nous a besoin des autres, ne serait-ce que pour assurer sa subsistance, ce qui explique la nécessité vitale dans laquelle nous nous trouvons de former avec nos semblables humains des groupes, des communautés, au sein desquels nous pouvons trouver le soutien, l’entraide indispensables à notre survie. Mais comment maintenir la pérennité du groupe ? Comment faire pour que le « vivre-ensemble », si nécessaire à chacun, soit durable ? « Pour demeurer ensemble » écrit à ce propos Chantal Delsol, « il ne suffit pas de proclamer : à chacun sa vie et honni soit qui mal y pense. […] Si chacun revendique son bien et son mal, sa morale et sa loi, il y a aussi peu d’échange possible que si chacun possédait sa propre langue ». L’auteur d’Eloge de la singularité nous rappelle ici une évidence : une communauté humaine dans laquelle chaque individu suit ses propres désirs, ses propres « appétits », ses propres principes de vie, sans se préoccuper de ceux du groupe, cédant même à un individualisme agressif – perceptible dans l’expression « honni soit qui mal y pense » –, se voit forcément menacée dans son existence. Rien de pire, pour une communauté, que des individus reclus dans la petite singularité de leur « loi », et dans la certitude qu’elle est la seule forme possible du « bien » : Ce type d’attitude ne peut déboucher que sur le morcellement et le dialogue de sourds, comme en une tour de Babel où chacun parlerait sa « propre langue », sans possibilité d’« échange » constructif. Difficile de contester de tels propos. Que dirait-on par exemple d’une famille ou d’une communauté scolaire où chacun mènerait sa propre vie « dans son coin », en ne suivant que les lois qu’il s’est fixées lui-même ? Une telle communauté se condamnerait d’elle-même à l’anarchie, à l’anomie destructrices, à l’impuissance, au non-sens. Le problème cependant est que les « revendications » qu’évoque ici l’auteur correspondent à des désirs profondément humains. En « revendiquant » « sa loi », « sa morale », en « proclamant » : « A chacun sa vie ! », l’individu ne suit-il pas la tendance la plus humaine et naturelle qui soit, celle d’exprimer sa singularité, d’affirmer sa liberté de choix et d’action ? Dans ces conditions, que peut la communauté ? De quels moyens dispose-t-elle pour assurer sa pérennité, maintenir sa cohésion, étant entendu, une fois encore, que l’individu ne peut se passer durablement du groupe ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre à partir de ce que nous en disent les œuvres d’Eschyle, Spinoza et Edith Wharton inscrites à notre programme. Certes, la revendication, par chacun, de son propre mode de vie constitue une menace grave pour la communauté. Elle n’en reste pas moins inhérente à la nature humaine, et ne saurait être niée ou entravée, sans porter atteinte à la liberté fondamentale de l’individu. La communauté dispose malgré tout de moyens pour que les individus « demeurent ensemble », même si cette tâche s’avère toujours risquée et complexe. Nous tâcherons de les mettre en évidence dans la dernière étape de notre réflexion. |
| --- | --- |